

tés de la modernité



Baudelaire, et c'est en soi un sujet de méditation, a été exonéré de toute approche critique



On insiste beaucoup sur la voyance d'un esthète qui, critique lucide et prémonitoire, a su magnifier Delacroix, saluer Boudin, déceler le génie de Wagner, découvrir Edgar Poe qu'il a passé une partie de sa vie à traduire, ou désenclaver Thomas de Quinzy. Mais, en même temps, il ne perçoit pas l'exceptionnalité d'un Manet ou d'un Courbet qui sont, pourtant, des relations. Il exalte le sculpteur Ernest Christophe, porte aux nues les têtes d'Indiens

de George Catlin, apprécie un Boisselier ou un Alphonse Legros, porte surtout Constantin Guys au pinacle.

Le mélodiste du « tout fout le camp »

Personnalité double donc, et, cependant, ce qui fait l'originalité incomparable de la poésie de Baudelaire, c'est son absolue franchise. Sa rhétorique évidente, fut-elle parfois artificielle, n'est pas assimilable à une technique de dissimulation, c'est le moyen d'expression travaillée, appliquée, de cette totale franchise.

Qui oserait écrire « Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or », s'il ne le ressentait pas intérieurement ainsi ? Qui oserait, si cela ne sortait pas de ses tripes, commettre les écrits infâmes sur la Belgique coupable de ne pas l'avoir reconnu ?

Brunetière, le conformiste fait critique, n'avait pas tort de noter : « Le monstrueux orgueil de ce poète n'est fait que du mépris de ses semblables ». Mais il ne le dissimule en rien. Il l'affiche, il le tambourine.

L'homme est double mais il l'est dans son œuvre de façon extraordinairement franche. Il pousse même à son paroxysme la franchise du maquillage et de l'artifice. S'il dit faux, il le dit franchement. Il déchire ouvertement ses déchirures. Il ne construit pas artificiellement des images, comme plus tard Mallarmé, il projette, il objective ses obsessions. Il normalise par l'écriture ses angoisses et ses troubles. Il est son œuvre.

Et c'est en cela, peut-être, que le plus formellement conservateur, admirateur du Théophile Gautier d'*Emaux et camées*, le plus politiquement réactionnaire, le plus inégal aussi des poètes, le mélodiste du « tout fout le camp » – « Le progrès, juge-t-il, est un mode de suicide incessamment renouvelable » – devient le paragon de la modernité et de la perfection.

lisme le plus réactionnaire. Dans le providentialisme le plus implacable (le poids, toujours, du péché originel). Haro sur Voltaire, mais aussi sur le Molière du *Tartuffe*, sur Béranger ou sur Garibaldi. Sur ces horreurs, à ses yeux, ces verrues du progrès, lequel constitue une verrue en soi, que sont le républicanisme, le libéralisme et la démocratie : « Chez les peuples sans aristocratie, le culte du beau ne peut que se corrompre ». Le poète, le poète pur, le poète qui ne se met pas en tête de chercher à être utile – « Etre un homme utile m'a toujours paru quelque chose de bien hideux » –, qui ne se donne pas le ridicule de mettre son je au service de nous, qui choisit l'envol dans les nuées parce que « ses ailes de géant l'empêchent de marcher », ce poète-là seul, qu'incarne Baudelaire, porte en lui les derniers vestiges de l'aristocratie (« Il n'y a que trois êtres respectables : le prêtre, le guerrier, le poète »).

Et de s'écrier, en réaction à une manifestation républicaine dirigée contre l'Empire, contre cet empire qui l'a fait condamner pour immoralité mais qu'il épargne : « Crosse, crosse un peu fort, crosse encore municipal (flic) de mon cœur, l'homme que tu crosses est un ennemi des roses et des parfums, un fanatique des ustensiles. C'est un ennemi de Watteau, c'est un ennemi de Raphaël ».

« Les Misérables », ce livre « immonde et inepte »

Encore Baudelaire, qui tient compte de tous les pouvoirs, c'est-à-dire également des contre-pouvoirs, n'affiche-t-il pas ces opinions, bien qu'ils expriment non pas sa superficialité, mais ce qu'il y a de plus profond en lui.

En témoigne l'ambivalence de ses rapports avec, non pas Hugo qui est en exil, mais le phénomène Hugo. Ce dernier, depuis Guernesey, n'a cessé de lui témoigner sa plus haute considération. A l'issue du procès des *Fleurs du mal*, il l'a assuré de son entière solidarité, alors que le condamné, prudent, a été assez peu solidaire de lui-même.

Baudelaire lui rend, en effet, ses hommages, mais écrit à sa mère, après la parution des *Misérables* : « Ce livre est immonde et inepte. J'ai montré à ce sujet que je possédais l'art de mentir. » Et, après la publication des *Chansons des rues et des bois*, il renchérit de façon assez naïvement narcissique (ou jalouse) : « Je ne vois dans ces choses-là que la nouvelle occasion de remercier Dieu qui ne m'a pas donné tant de bêtises. »

Il n'y a pas, chez Baudelaire, que cette ambivalence entre ce qu'il dit en fonction d'opportunités disons « mondaines » (il va même tenter de se pré-

senter à l'Académie française), et ce qu'il pense en son for intérieur ; entre celui qui est passé du fouririsme et du socialisme saint-simonien à la « réaction » intégrale, sinon intégriste, sauvage même, entre lui qui vomit toute altérité collective décrite comme vil grouillement, et son double qui écrit, en bon paternaliste humanitaire, « Impossible de ne pas être touché au spectacle de cette multitude malade respirant la poussière des ateliers », ou encore « Je pense à la négresse amaigrie et phtisique... piétinant dans la boue... aux maigres orphelins séchant comme des fleurs... aux captifs, aux vaincus... à bien d'autres encore. » Et à ceux – et, là, il aurait mieux fait de s'abstenir – « qui s'abreuve de pleurs et têtent la douleur comme une bonne louve ! »

La dualité est, en fait, de façon plus générale ancrée en lui. Moins complexe qu'on ne se plaît à le décrypter, Dieu et le Diable, non pas un choix mais une double présence en soi – en lui – de l'archange et de Satan. Assumée comme une incontournable force vitale : « J'ai voulu extraire la beauté du mal. »

Le mal dont les fleurs vénéreuses sont à peine éventées par les palmes défraîchies du bien. Suprême jouissance : adhérer au parti de l'ordre, bien que savourant (et souffrant) d'être partie du désordre. Désordre intérieur qui se donne à un ordre extérieur. Exécution de la subversion exhalée dedans sa propre subversion. Allégeance muette à une société qui vous accuse devant la justice d'avoir miné ses fondements moraux – société dont vous abhorrez la modernité sous toutes ses formes, vous qui êtes en train de jeter ce dont on fera les bases de la modernité.

« C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent »

Dualité suprême que cette dualité-là.

Baudelaire, contrairement à Hugo, ne disloque pas la régularité de l'alexandrin, ne chahute pas la césure, ne pratique quasiment pas l'enjambement, ne confectionne pas de rimes baroques, ne court-circuite pas sans cesse la rythmique. Il s'enferme dans le carcan formaliste du sonnet. Son modèle, c'est Malherbe et La Pléiade. Son timbre résonne moins que celui du meilleur Nerval, il n'atteint pas ce sommet qu'est *La maison du berger* de Vigny, il reste en dessous de ce que seront les tonalités transfigurées d'un Jules Laforgue, il dynamite moins la normalité stylistico-linguistique que Rimbaud, mais oui, cependant, et paradoxalement, il porte en lui, il sème les graines qui engendreront les émergences de toutes les modernités futures.

Conservateur formel, il enterre les conservatismes qui blindaient jus-

qu'alors les formalismes ; classique presque d'arrière-garde, il jette la dernière pelletée de terre sur le cercueil du classicisme.

Et si sa modernité à lui, cette modernité matrice, pas toujours pour le meilleur, de toutes celles qui lui succéderont, ne résidait pas dans sa façon de dire mais dans sa façon « d'être » telle qu'elle transparait dans sa façon de dire ?

Car tout y est : cette violence du terre à terre, mise au service d'un élitisme aristocratique autotocentré, ce réalisme brutal, nimbé du mysticisme éthéré, cette omniprésence de la chair et de la peau, l'humide tieur d'une sensualité impudique, sans habillage, qui se décline en boucle comme obsédant objet d'elle-même ; cette façon de faire de ses propres déchirures, écartèlements, déchécances, la thématique presque unique d'une dissertation égotique décomplexée ; d'offrir, comme le cormoran du poème, son mou à la postérité.

Cette fascination, enfin, pour la putréfaction, dégradation de la chose.

Jamais on n'avait écrit des vers – ambiguïté du mot – comme ceux-là : « C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent ! »

Aux objets répugnants nous trouvons des appas,

Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,

Sans horreur, à travers les ténèbres qui puent ».

Tout y est, donc : c'est-à-dire l'ensemble de ce moralement, de ce socialement, de ce socialement incorrect, sans lequel il n'y a pas aujourd'hui de politiquement correct !

En appeler à Dieu depuis l'Enfer

La totale : l'érotisme, l'addiction charnelle à une maîtresse mulâtre, la drogue, l'univers onirique des paradis artificiels, l'alcôol, les créanciers, l'incompréhension d'une famille qui vous met financièrement sous tutelle, la syphilis, l'état « bilio-nerveux » dont parle Verlaine après Taine, la tentation du suicide, le passage du dandysme exhibitionniste à l'errance de garnis en garnis, mais aussi la torture intérieure, l'impuissance devant la feuille blanche, la fragilité physiologique, l'esquisse avortée de romans, les velléités naufragées de théâtre. Dualité encore et toujours. On vit dans des bouges, on rêve de châteaux. On en appelle à Dieu depuis l'Enfer, et à la transcendance en s'enlisant dans l'immanence.



laire, qui en appelle à la « jouissance de la dévotion et aux ivresses de la gloire militaire », exècre.

Haro sur Voltaire et le Molière du « Tartuffe »

Certes, il a fait, à 27 ans, âge de prématurité, le coup de feu sur les barricades de 1848, affublé d'un accoutrement d'émeutier dandy, il a même lancé une éphémère feuille gauchiste dans laquelle il recommandait, en particulier, de fusiller son général de beau-père (le deuxième mari de sa mère). Mais, depuis, il a lu Joseph de Maistre, il a basculé voluptueusement dans le clérica-

AVIONS

DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Une collection de modèles réduits pour voyager à travers l'histoire du plus grand conflit armé de tous les temps et revivre les combats aériens les plus intenses que se livraient chasseurs et bombardiers.

DOUGLAS SBD DAUNTLESS 16

DOUGLAS SBD DAUNTLESS

29.12.2021

Le N° 16

11,99€

Disponible chez votre libraire

WWW.AVIONSSECONDEGUERREMONDIALE.COM